

© <http://www.blog-laprocure.com/> Compte rendu de : Adalbert Stifter, *Dans la forêt de Bavière*, par Patrick Kéchichian. Mise en ligne : mai 2010

Notre vie n'est pas à l'abri des orages – d'ailleurs elle n'est à l'abri de rien. De cette exposition à tous les dangers, la littérature fait son bien. Plus que les calmes paysages, elle aime les tempêtes et nous en montre les beautés et les drames.

L'Autrichien Adalbert Stifter, lui, avait un goût très prononcé pour « *la clarté, la netteté, la tranquillité et l'exaltation du cœur et de l'esprit* ». Lorsqu'il eut dix ans, il entendit *La Création* de Haydn qui l'« *emporta dans un pays de merveilles aux mille pressentiments* ». « *Dès cette époque, affirme-t-il, il m'arriva bien souvent d'observer les belles lignes et les coloris de nos forêts* ». Il parlait de la forêt de Bohême où il était né en 1805. Il s'éloigna peu de Vienne et de sa région natale, fut inspecteur des écoles, peintre, nouvelliste et romancier. Politiquement, c'était plutôt un conservateur. En 1868, il se trancha la gorge avec son rasoir. Il fut aimé et admiré, de Nietzsche à Petre Handke, aussi résolument qu'il fut détesté, de Friedrich Hebbel à Thomas Bernhard – qui le traita de « *fermier littéraire d'occasion dont la plume sans art fige la nature et par conséquent le lecteur* ». On trouve des traductions surtout chez Jacqueline Chambon, chez Gallimard (notamment son grand roman, *L'Arrière-saison*) ou Phébus (l'admirable récit d'apprentissage, *L'Homme sans postérité*).

Dans la forêt de Bavière est un court récit autobiographique, le dernier que Stifter acheva. Du printemps à la fin de l'automne 1866, il séjourne, le plus souvent seul, dans la forêt de Bavière. « *Ce n'est pas seulement pour restaurer sa santé, mais aussi pour calmer et rasséréner son âme que l'on se promène ici et laisse tout chose agir sur soi...* ». C'est d'abord un été de sereine harmonie avec la nature pendant lequel il sent se manifester, « *dans ce qui est le plus infime, la grandeur de la toute-puissance* ». Mais en novembre, éclate une « *inconcevable*

tempête de neige dont les manifestations dépassèrent de loin ce que je connaissais déjà ». A la place de la paix de l'âme et de l'harmonie – mais on la sentait menacée – c'est une angoisse sans mesure qui s'empare de Stifter. A la fragilité de son esprit soumis à une telle violence, s'ajoute l'anxiété pour son épouse mystérieusement malade, que la tempête lui interdit de rejoindre en ville. A la fin, tout s'apaise. Mais le « *bonheur* » qui revient est définitivement blessé par le souvenir de l'« *effroyable blancheur* ».

Comme le traducteur-éditeur le souligne dans son introduction, Stifter met en scène la relation du particulier et de l'universel. Mais au lieu de trouver l'accord auquel il aspire, le particulier « *résiste* », « *se dérobe* ». Dès lors, la beauté de la nature devient une « *splendeur fermée* » et la respiration une suffocation.

Patrick Kéchichian